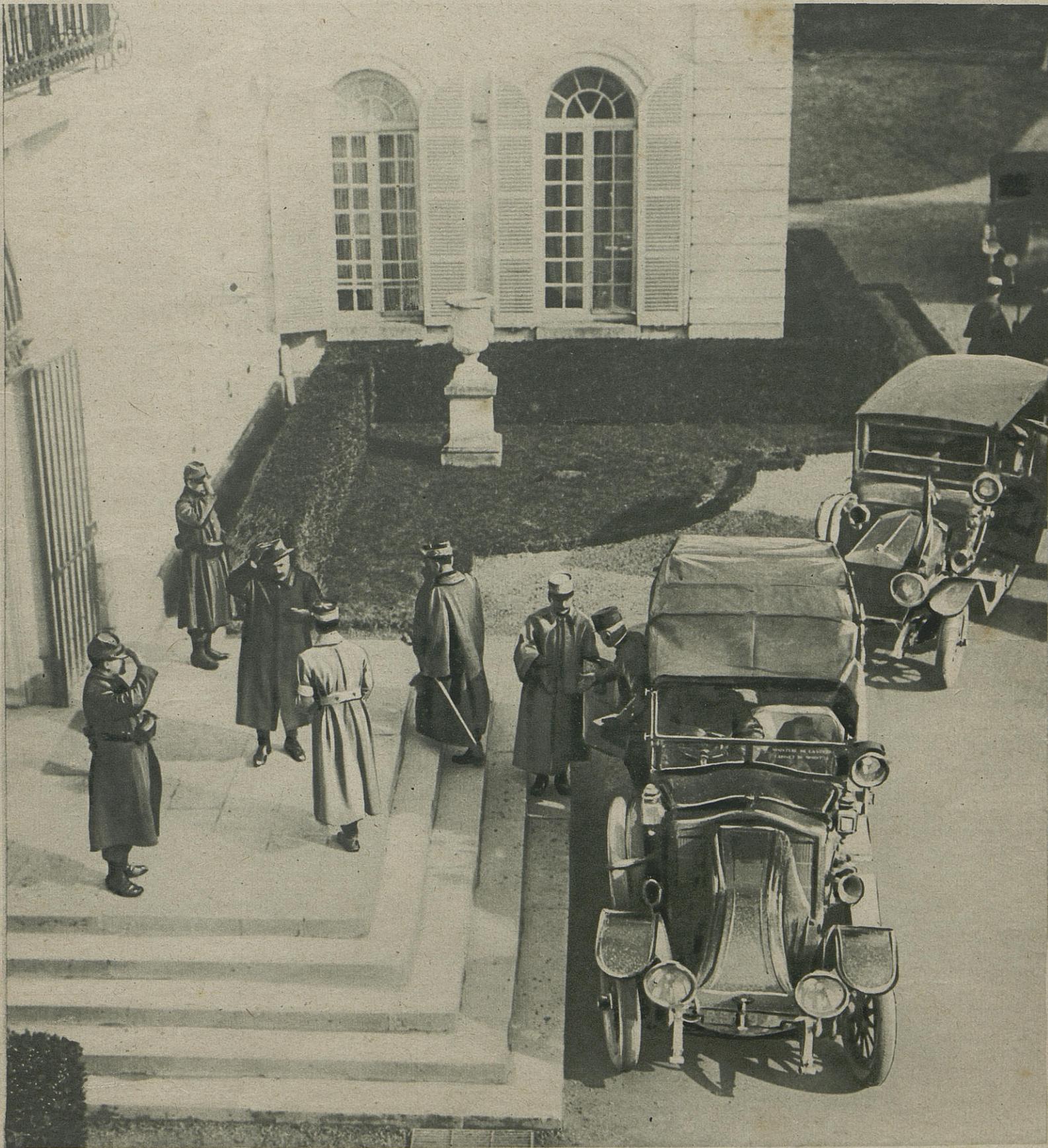


J'ai vu...

RÉDACTION : 4 Rue de Séze, Paris. — Tél. : Central 77-36. — ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58.

J'ai vu ... achète tous les documents photographiques inédits se rapportant à la guerre et à l'actualité.



L'ARRIVÉE DU MINISTRE DE LA GUERRE

Malgré son labeur écrasant, M. Millerand ne cesse pas de témoigner à nos héroïques soldats toute la sollicitude du Gouvernement et de la France. Le voici sur le perron du château où le général _____ a établi sa résidence.

FOP. 47

L'attaque des Dardanelles et la crise grecque

RAREMENT opération militaire s'est présentée avec des avantages aussi manifestes que l'attaque des Dardanelles.

Forcer les détroits, c'est d'abord débloquer la Russie, dont les exportations, entravées par la supériorité de la flotte allemande dans la Baltique, sont, pour ainsi dire, complètement paralysées du fait de la fermeture de la mer Noire. Pour mesurer l'importance de cette crise, il suffit de rappeler que l'immobilisation des blés russes a affamé une partie de l'Europe, provoqué une formidable spéculation aux États-Unis et, ce qui est plus sérieux encore, entraîné des difficultés financières qui ont nécessité, de la part des alliés de la Russie, les mesures énergiques.

Ces considérations économiques suffiraient. Et que sont-elles à côté des immenses conséquences politiques de l'effondrement de la puissance ottomane ! Pas de doute possible. Les clefs de Constantinople sont dans les Dardanelles. Et le jour où les drapeaux alliés flotteront sur Sainte-Sophie retentira dans l'Histoire à l'égal de ce 29 mai 1453 qui vit le triomphe du Croissant. Ce jour-là, Stamboul sera irrévocablement mort comme est morte Byzance. La Turquie cessera d'être une puissance européenne et aura bien des chances d'être définitivement rayée des cartes du monde.

L'attaque est conduite avec une méthode rigoureuse. L'escadre, placée sous le commandement de l'amiral anglais Carden, avec la division française de l'amiral Guépratte, comprend une quinzaine de cuirassés, pour la plupart assez anciens, avec les très gros appoint de quelques unités britanniques des plus récentes. Tous ces cuirassés, ou presque, portent des 305 dont la portée dépasse de beaucoup celle de l'artillerie des ports turcs, dont le plus fort calibre, à quelques exceptions près, est le 260. Quelques pièces de 340 sont dominées par les 380 du dernier cri de la machine de guerre *Je Queen Elisabeth*.

Dans ces conditions, la destruction des forts d'entrée n'était qu'un travail de précision, un jeu d'enfant pour les méthodes de l'artillerie navale moderne. L'attaque des forts intérieurs est plus délicate. Le tir indirect, facilité par l'observation aérienne, paraît avoir obtenu, même dans cette seconde étape, des résultats satisfaisants. C'est une date dans l'évolution de l'artillerie qu'un bombardement à 21 000 mètres par-dessus une presqu'île large en cet endroit de plus de 12 kilomètres.

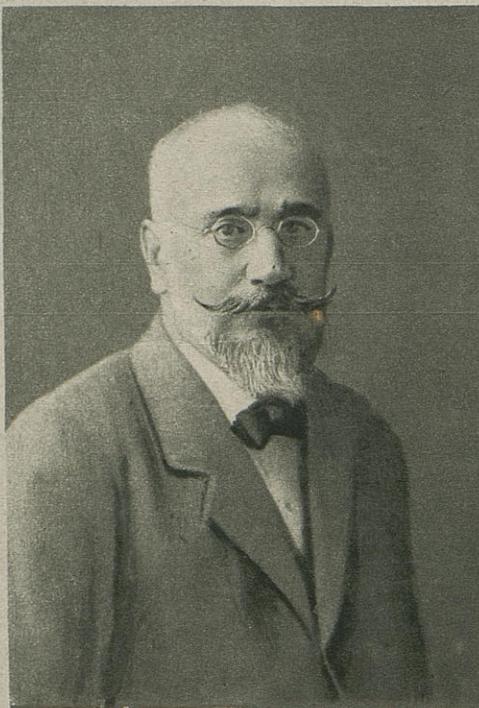
On doit se garder évidemment des enthousiasmes prématurés. La suppression de quelques forts et le dragage des champs de mines n'implique pas forcément l'annihilation de tous les moyens de défense. Il peut y en avoir qui exigent l'intervention de troupes de débarquement. L'éventualité a été prévue. Des communiqués officiels l'ont annoncé. Le succès ne paraît pas douteux. Tout a bien été calculé. Mais il faut avoir la patience d'attendre pour saluer la chute de Constantinople.

Au jour d'aujourd'hui, les réactions populaires vont plus vite que les événements. La simple perspective de l'effondrement de l'Islam ne pouvait manquer d'éveiller tous les souvenirs du passé, toutes les ambitions d'avenir qui gravitent autour du lit de « l'Homme malade », décidément moribond. Nulle part la répercussion ne devait être plus prompte et plus décisive qu'à Athènes.

Depuis deux mille ans l'élément hellène, accroché sur les deux rives de la mer Égée, a résisté aux pires adversités. Deux fois conquis, il a, on pourrait presque dire deux

fois conquis son conquérant. Constantinople est presque une ville grecque. Grec aussi est le littoral de l'Asie Mineure et de la Thrace. Une liquidation de la Turquie où la Grèce n'aurait pas sa part peut à peine se concevoir.

Aussi on comprend le désarroi de l'opinion à l'annonce d'un conflit du ministère. L'intérêt de la Grèce à agir sautait aux yeux. Malgré les affinités et les sympathies germaniques du roi Constantin, malgré des froissements personnels notoires, l'entente s'était maintenue entre la Couronne et un gouvernement qui n'avait pas hésité à prendre nettement parti pour la cause des alliés et à donner à la Serbie des preuves de la plus active solidarité. Comment imaginer que l'accord, conservé durant la période ingrate des préliminaires, se briserait précisément au moment où s'annonçait l'heure des réalisations ?



M. VENIZELOS.

C'est pourtant ce qui est arrivé. Malgré l'avis conforme de tous les hommes d'Etat, sauf naturellement l'irréductible opposant M. Théotokis, le roi a refusé de suivre M. Venizelos. Celui-ci ne pouvait, dès lors, que se retirer.

Malgré toutes les explications qu'on en a données, la crise reste très obscure. La version officielle est que l'état-major de l'armée hellénique s'est prononcé contre l'intervention en raison de la possibilité d'une diversion bulgare et que cette opposition a entraîné la Couronne. Cela paraît très clair et cela ne l'est pas.

On jase beaucoup de l'épouvantail bulgare, et pas seulement à Athènes. C'est lui faire beaucoup d'honneur. Ses intrigues extrêmement tenaces ne vont pas au delà du chantage. Les alliés sont de taille à garantir ceux qui marchent avec eux. D'ailleurs la Grèce n'était pas obligée de compromettre sérieusement sa défense pour coopérer efficacement à l'attaque des Dardanelles. Enfin le péril bulgare n'est pas de ces révélations soudaines qui déjouent les plans soigneusement arrêtés. Cette dernière remarque s'applique d'autant mieux que M. Venizelos, bon juge en la matière, s'est porté garant de l'absence de péril.

Déjà les événements lui donnent raison. Nous avons appris qu'à Sofia s'est pour suivie une manœuvre parallèle à celle d'Athènes. Le président du Conseil M. Radoslawoff travaillait à vaincre les résistances du roi Ferdinand et du parti stambouloviste pour occuper Andrinople et la Thrace si les Grecs marchaient.

La question bulgare n'a donc été que le prétexte de la crise. Quelle en est donc la véritable cause ? L'heure n'est pas venue d'en écrire l'histoire. Il semble bien que cette affaire procède des considérations diplomatiques qui ont retardé l'attaque des Dardanelles pendant près de quatre mois. Le désaccord n'est pas né de l'opportunité, mais de la modalité de l'intervention.

Quoi qu'il en soit, l'événement aura de grosses conséquences pour la Grèce. Le mot d'« irréparable » prononcé par M. Venizelos paraît à peine exagéré, car il y a des occasions qui ne se retrouvent pas. Dès maintenant la crise réagit gravement sur la politique intérieure hellénique. M. Venizelos ulcéré a refusé de prêter le concours même d'une simple neutralité bienveillante à une combinaison transactionnelle que M. Zaïmis tentait de mettre sur pied. Comme son parti a une majorité écrasante à la Chambre, c'est la perspective d'une dissolution et d'une campagne électorale grosse d'agitation au milieu d'une opinion publique profondément déçue.

On peut compter sans doute sur le patriotisme et le grand sens politique de M. Venizelos pour se ressaisir. D'autre part, le roi a eu la sagesse d'éviter un coup de barre trop accentué. Il a confié le pouvoir à un homme nouveau, M. Gounaris, qui, malgré ses anciennes attaches théotokistes, saura — du moins on doit l'espérer — éviter les solidarités néfastes avec les hommes qui, en 1909, avaient conduit la Grèce au bord de l'abîme. Il n'en reste pas moins que son ministère ne pourra trouver d'appui que dans les anciens partis ; qu'il est, par son origine même, voué à l'inertie. La Grèce pouvait espérer autre chose.

Pour les alliés, les conséquences directes de l'événement sont de peu de portée. Il est bien certain que l'Angleterre, la France et la Russie n'ont pas besoin de la petite armée et de la petite flotte helléniques pour forcer les Dardanelles et prendre Constantinople. Mais ce n'est pas cela qu'on attendait de leur concours. Peut-être l'a-t-on montré trop ouvertement. Le gros effort de l'entrée en scène de la Grèce eût été d'ouvrir des éventualités et d'entraîner d'autres actions. La question de la revision de l'équilibre balkanique aurait été bien simplifiée si le champ des compensations avait été étendu, en Asie Mineure, par exemple. Et la Bulgarie encouragée pouvait lever l'hypothèque qui pèse sur la Roumanie. Tout cela peut évidemment se reprendre. Il est trop tôt pour porter un jugement définitif sur des actes qui sont déjà du passé et pas encore de l'Histoire.

SAINT-BRICE.

52.000 FRANCS

sont offerts par *J'ai vu.*
aux photographes amateurs

Demandez la notice explicative et envoyez vos photographies à *J'ai vu*, 4, rue de Sèze, Paris.

J'ai vu...

A PROPOS DE LA CRISE GRECQUE



M. THÉOTOKIS
Ancien Président du Conseil.



LE ROI CONSTANTIN
et sa fille la princesse Hélène dont l'esprit est très influent.



M. ZAIMIS
qui refusa la présidence.



LES SIGNAUX A BORD D'UN CROISEUR
QUI PREND LE LARGE.



LE DÉPART D'UNE ESTAFETTE
GRECQUE.



UNE RELÈVE D'EVZONES
devant le palais royal à Athènes.



LA MISSION FRANÇAISE A ATHÈNES
Nos officiers expliquent au génie grec les progrès nouveaux dans l'art de la guerre.

J'ai vu...

APRÈS LA DÉROUTE AUTRICHIENNE



HONNEUR

Après leur échec de Bukovine, le grand-duc Pierre-Ferdinand tint à

AUX VAINCUS

décerner quand même la croix de la vaillance aux meilleurs de ses soldats.



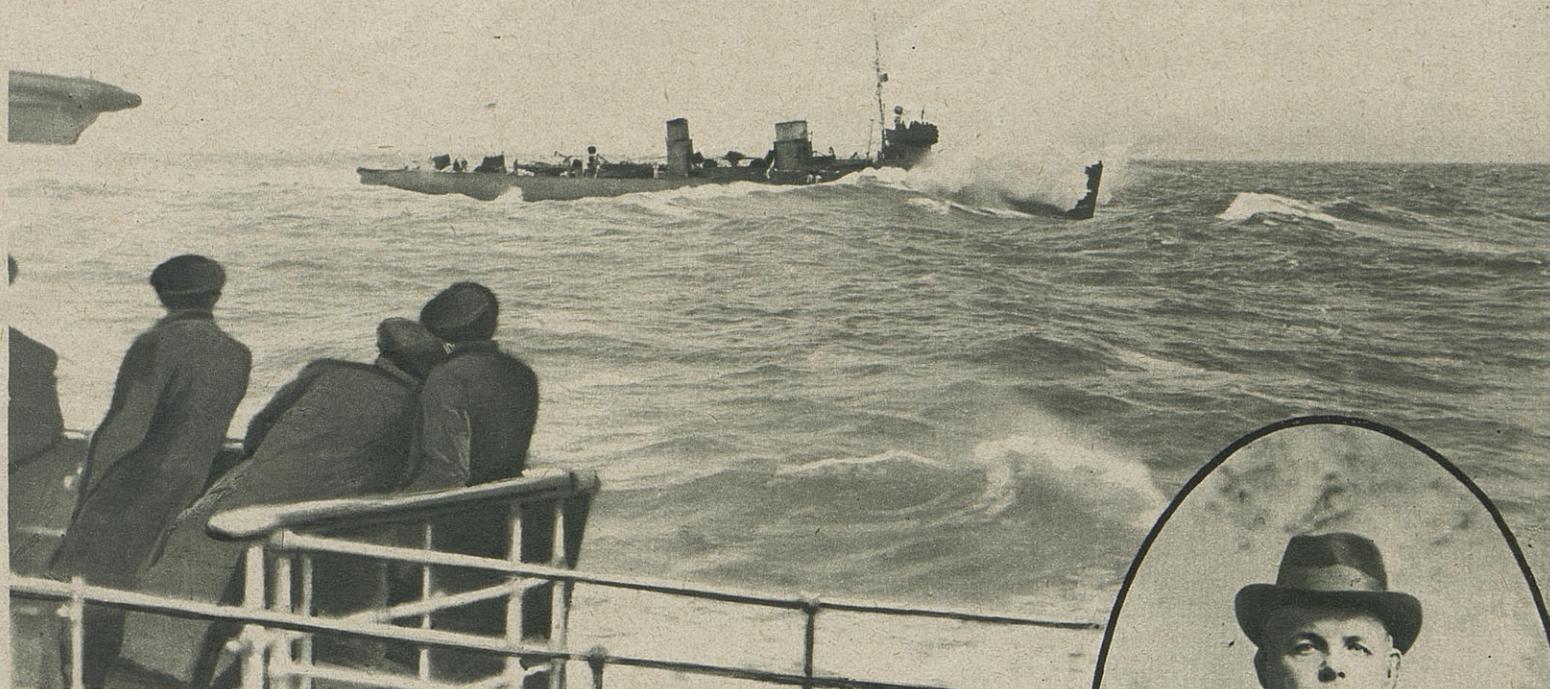
LE TRAVAIL DES PRISONNIERS EN SERBIE

Les Autrichiens prisonniers des Serbes ne sont pas malheureux. Ils sont astreints à de rudes besognes, mais bien nourris et bien traités. Et cette générosité honore

encore le peuple serbe envers qui l'Autriche se montra toujours si cruelle. — *En médaillon* : Un Cosaque emporte un prisonnier en croupe sur son petit cheval sibérien.

J'ai vu...

LE CANON TONNE SUR LA MANCHE



MALGRÉ LES PIRATES

Seuls ou escortés par un contre-torpilleur chargé de veiller sur eux, nos paquebots accomplissent chaque jour la traversée de la Manche à la barbe des sous-marins allemands, impuissants à exécuter leurs menaces sans risquer d'être éperonnés eux-mêmes.



UN GROUPE DE FIERS LURONS

Tout en croisant au large, la flotte anglaise bombarde sans relâche l'artillerie allemande établie sur les dunes. Et les marins du *Rinaldo*, tout joyeux après le combat, devisent joyeusement

de chaque côté de la cheminée criblée de balles. *En médaillon* : Le capitaine Bell dont l'initiative permit au *Thoradis* d'envoyer un sous-marin allemand qui l'attaquait, au fond de l'eau.

Quelques Citations suggestives

CLANONS un peu dans les champs de la presse allemande. Nous y trouverons assez d'épis pour nouer une gerbe.

Voici d'abord la *Tägliche Rundschau*, le journal pangermaniste par excellence, celui où dans tous les numéros les vertus allemandes sont exaltées et où chaque article se termine pour un tonitruant : *Deutschland über alles!* L'excellente feuille découvre brusquement aux Germains une qualité jusqu'ici de tous ignorée. Il paraît que ces braves gens sont des modestes incompris :

« Le peuple allemand n'a jamais été atteint de la folie des grandeurs et n'a jamais été fanfaron. Il est allé silencieusement son chemin, en fuyant toute manifestation bruyante pour montrer aujourd'hui par ses actes à un monde d'ennemis qu'il est invincible. »

Prétendre qu'on est un peuple élu, qu'on appartient à une race supérieure, qu'on a pour mission de dominer le monde, et partir de ces principes pour déclarer la plus horrible des guerres, c'est là évidemment le comble de la modestie. Que diraient et que feraient donc les Allemands, s'ils n'étaient pas si modestes? Il ne leur manquait vraiment plus que ce dernier trait pour être complets. Leur mégalomanie va jusqu'à vouloir dépasser les autres peuples en humilité et en discrétion. Ils ont raison, oui, l'Allemagne est au-dessus de tout, même dans la méconnaissance de ses vices.



Hâtons-nous d'ailleurs d'apporter la contre-partie des déclarations de la *Tägliche Rundschau*. C'est la *Gazette de Voss* qui nous la fournit. A en croire le journal que les Allemands appellent « la vieille tante », sans doute parce qu'il radote, la guerre, quelle que soit son issue, ne fera qu'étendre le rayon d'action de l'industrie germanique : « Notre commerce, écrit-il, emprunte sa solidité réelle à nos qualités nationales. Il y a encore beaucoup d'articles fabriqués en Allemagne qu'on ne peut pas imiter à l'étranger. Après la guerre, l'étranger dépendra autant, sinon davantage, de nous. »

Il est facile ici de reconstituer les arrière-pensées de celui qui a écrit ces lignes. Le territoire allemand n'a pas été envahi. Toutes les usines de l'empire dressent encore fièrement leurs cheminées vers le ciel. Par contre, les soldats du Kaiser ont systématiquement pillé ou détruit les fabriques de la Belgique et du nord de la France. Or, après la guerre, la vente des objets manufacturés va reprendre avec une intensité qu'on ignorait autrefois ; car il faudra reconstituer hâtivement tout ce qu'une longue campagne aura fait disparaître. L'Allemagne, débarrassée pour un temps prolongé de ses concurrents et disposant de tout son outillage industriel, traversera donc une période d'in vraisemblable prospérité.

Hélas ! dans ce calcul il n'y a qu'une donnée qui manque : c'est la possibilité d'un envahissement du territoire allemand. Si celui-ci se produisait, si les armées alliées victorieuses s'installaient dans l'empire démoli jusqu'au paiement intégral d'une ruineuse indemnité de guerre, la *Gazette de Voss* verrait s'effondrer lamentablement son rêve de domination économique.

Dans les *Nouvelles de Munich*, Ludwig Ganghofer préconise « l'utilisation (?) des ressources immenses transportées de la Belgique et du nord de la France en

Allemagne, telles que prises de guerre, approvisionnement des forteresses, céréales, lainages, métaux, bois. Ce que l'Allemagne économise ou gagne par cette guerre économique, dirigée avec intelligence commerciale, peut s'évaluer à 6 ou 7 millions par jour, et le total des profits réalisés par l'Allemagne derrière le front occidental des opérations depuis le commencement de la guerre peut se chiffrer à environ deux milliards. »

Vous avez bien lu, le droit des gens, compris à l'allemande, autorise à s'emparer de toutes les richesses des territoires occupés : lainages, métaux, bois.



Et pourtant ils se plaindront. *Si duo faciunt idem... vous connaissez ce vieux proverbe latin : « quand deux hommes font la même chose, ce n'est plus la même chose. »* Le peuple choisi peut tout se permettre ; par contre, les représailles dont il est victime deviennent d'abominables attentats.

En voulez-vous la preuve? Quand dernièrement les Russes ont dû évacuer la Prusse orientale (oh! pas pour bien longtemps), ils ont trouvé quelques villages pouilleux démolis par leurs propres obus autant que pour ceux des artilleurs du tsar. Guillaume II en a profité pour lancer une proclamation vibrante dans laquelle il stigmatisait la « barbarie moscovite ».

Or, à l'heure même où l'empereur des incendiaires faisait entendre cette protestation indignée, les grosses marmites de son artillerie lourde défonçaient les voûtes de la cathédrale de Reims.

Et c'est le même dément couronné qui récemment disait : « Si je devais être contraint de rendre l'Alsace-Lorraine à la France, je la lui laisserais nue comme la main. »



Pour nouer ma gerbe de citations, je donnerai la phrase principale d'un discours que l'amiral Korster a prononcé dans les premiers jours de février à Berlin :

« La flotte allemande, a déclaré ce grand stratège, est animée d'un esprit offensif très supérieur ; mais elle sait que la lutte sur mer veut dire : victoire ou mort, et qu'une flotte détruite ne se remplace pas au cours de la même guerre. Aussi faut-il être prudent. »

Voilà qui nous change des habitudes vantardises des Allemands. « L'esprit offensif très supérieur » de la flotte du Kaiser se traduit par l'embouteillage volontaire des cuirassés dans la Baltique. Et le motif de cette manœuvre étonnante? Eh bien ! il est très simple. Le plus sûr moyen de ne pas être vaincu est encore de ne pas se battre. Tant qu'elle restera dans un port inviolable, la flotte allemande ne sera pas coulée. L'amiral Korster a trouvé cela tout seul. Quel génie, tout de même ! et comme l'empire a lieu d'être fier de compter parmi ses marins un homme d'une intelligence aussi supérieure.

A rapprocher de ces déclarations lapalissiennes le fameux mot de Guillaume II : « L'avenir de l'Allemagne est sur les mers ! » Rappelons-nous encore les déclamations des chefs de la ligue maritime qui, encore l'an dernier, annonçaient à son de trompe, que dorénavant l'empire n'avait plus rien à redouter de la flotte anglaise, composée

de vieux sabots et servie par des équipages mercenaires.

A l'expérience, le merveilleux outillage allemand n'a rien donné. Quelques raids aventureux de sous-marins contre des navires de commerce, quelques actes de brigandage commis par des corsaires dans des mers lointaines, une incursion nocturne sur les côtes de l'Angleterre, voilà tout le bilan de la flotte de guerre dont Guillaume II attendait l'établissement de sa domination.

Ainsi la flotte n'a pas même le courage d'affronter une lutte où elle sait d'avance qu'elle succombera. Déjà l'empire colonial de l'Allemagne s'est écroulé. Les fiers vaisseaux du Kaiser n'ont même pas pu desserrer les mailles du blocus des côtes allemandes. Piteusement, les cuirassés et les croiseurs se tiennent logés dans les eaux territoriales de la Baltique, à l'abri des mines qui rendent les détroits du Danemark impraticables. Le fameux canal, qui a coûté tant de centaines de millions, et qui devait permettre à la flotte allemande de se jeter à son heure dans la mer du Nord, est lamentablement désert. Quelle humiliation pour les pirates de Germanie ! Mais ne l'oublions pas, la *Tägliche Rundschau* ne nous affirmait-elle pas que l'Allemand est modeste?

Eh oui ! s'il ne l'était pas jusqu'ici, il le deviendra bientôt. Les Romains rappelaient à leurs généraux vainqueurs que la Roche Tarpéenne était tout près du Capitole. Guillaume II croyait encore, il y a quelques semaines, qu'il allait pouvoir passer en triomphateur sous l'Arc de l'Étoile à Paris. Dans deux ou trois mois, quand il verra le gouffre s'ouvrir devant lui, nous l'entendrons supplier les Alliés d'épargner son peuple et sa dynastie. Le mégalomane deviendra le plus humble des quémandeurs.

E. WETTERLÉ.

UNE SEMAINE DE GUERRE

du 2 au 7 mars.

MARDI 2 MARS. — En Champagne et en Argonne, nous gagnons du terrain. Sur le front russe, le centre de l'armée allemande est enfoncé.

MERCREDI 3 MARS. — En Champagne, la ligne de tranchées conquises s'étend du nord-ouest de Perthes au nord de Beauséjour. Les alliés progressent dans les Dardanelles.

— Les Autrichiens bombardent Antivari.

JEUDI 4 MARS. — Les Allemands s'acharnent sur Reims. Deux sous-marins allemands sont coulés dans la Manche.

VENDREDI 5 MARS. — Nous infligeons de nouveaux échecs à l'ennemi au nord d'Arras et en Champagne. Notre flotte progresse dans les Dardanelles. La panique règne à Constantinople.

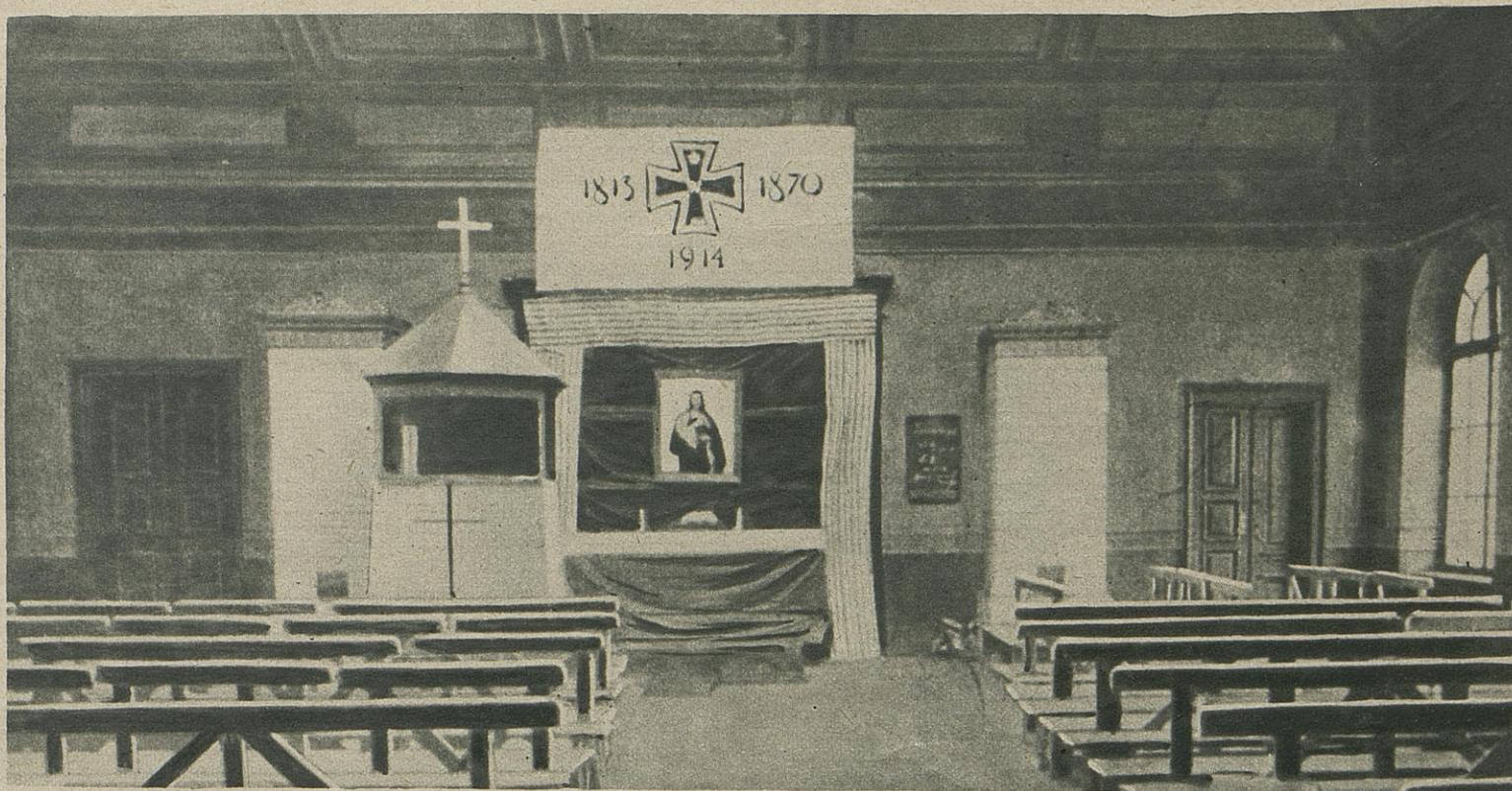
SAMEDI 6 MARS. — En Belgique, nous bombardons Westende. En Alsace, nous progressons à l'Hartmanswillerkopf et sur le contrefort est du Hohnek.

DIMANCHE 7 MARS. — Dans les Vosges, nous enlevons les deux sommets du petit et du grand Reichacherkopf. Nous gagnons du terrain à Notre-Dame-de-Lorette. Dans les Dardanelles, nous bombardons Dardanos et Sonam-Déré.

LUNDI 8 MARS. — Les Russes battent les Turcs au Tchouk. Nous gagnons du terrain en Alsace. Le roi de Grèce se déclare neutre. Démission de M. Vénizélos.

J'ai vu...

CE QUE DEVIENT L'ORGUEIL DES BARBARES



TROIS DATES QUI EN DISENT LONG

L'aveuglement des Allemands est tel qu'il serait incroyable si nous n'en possédions tant de preuves. Voici une salle d'attente transformée en chapelle dans une gare avec l'éton-

nante inscription suivante : 1813-1870-1914. Il n'y a cependant pas de rapprochement possible entre ces trois dates, et décidément leur prétention n'a d'égale que leur sottise.



LA RÉCOLTE DU CUIVRE

Il n'y a pas que la disette de vivres qui sévit en Allemagne. On manque aussi de cuivre et de nitrate, et les petits enfants

en sont réduits à sacrifier leurs jouets. Hein! Comme la vaillance coûterait cher si les croix de fer étaient en cuivre!

J'ai vu...

APRÈS PLUS DE QUATRE SIÈCLES D'ATTENTE LA CHRÉTIENTÉ SE LÈVE POUR CHATIER L'ISLAM

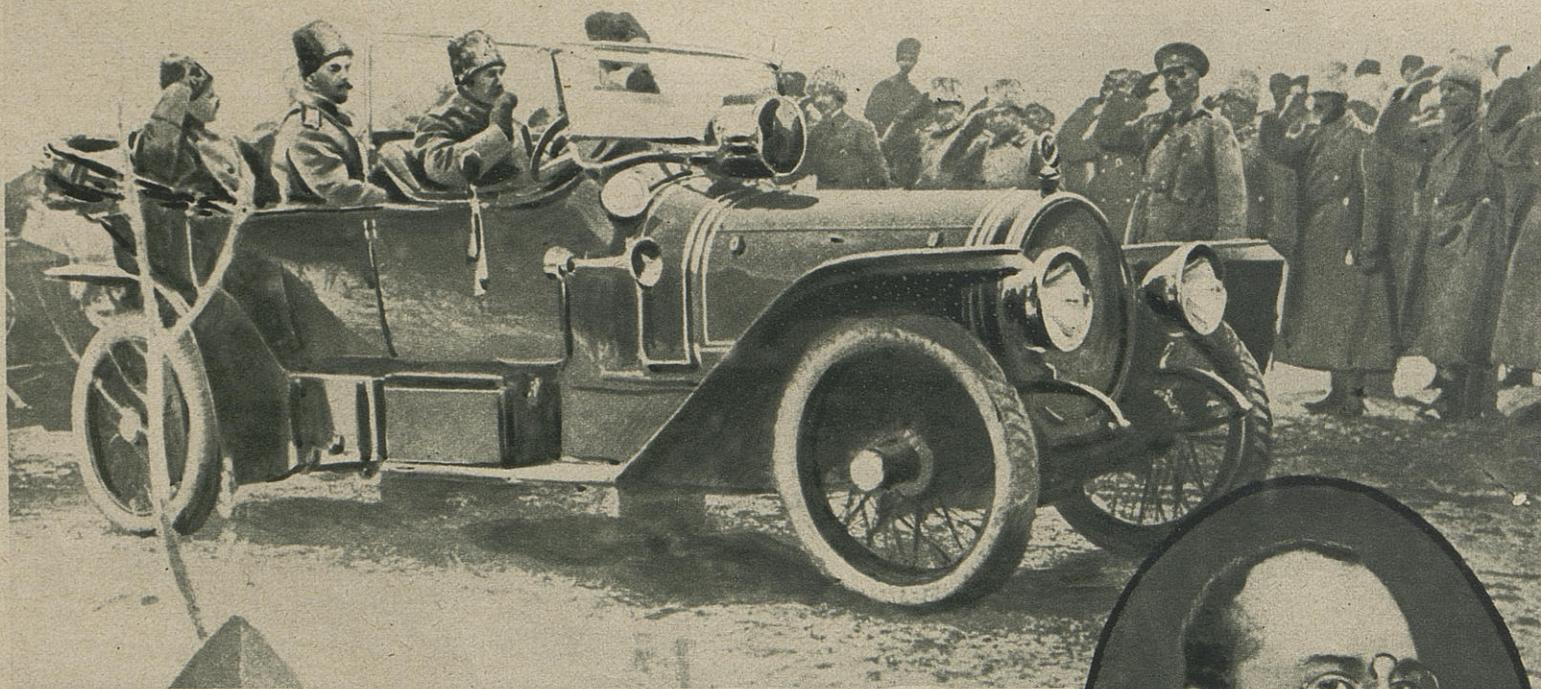


UN LONG CHEMIN DE GLOIRE S'ÉTEND DES DARDANELLES A CONSTANTINOPE

Grâce à cette carte marine admirablement détaillée, nos lecteurs peuvent mesurer toute la grandeur de l'exploit sans pareil accompli par les marins alliés dans leur marche sur Constantinople. Et par delà l'expression géographique forcément un peu froide, toute la beauté mélancolique de la grande cité se révélera dans l'aspect de ses monuments et de ses sites. *De gauche à droite, les portes du palais de*

Dolma Baghché, la mosquée de Sainte-Sophie, une vue de Constantinople (Galata) ; en dessous, l'entrée des Dardanelles, puis un coin de Stamboul, la superbe mosquée Sultan Ahmed et enfin les Eaux-Douces d'Asie sur le Bosphore. C'est avec un sentiment de profonde émotion et de fierté que le monde chrétien saluera une victoire qui ressuscitera dans l'histoire des peuples l'enthousiasme de Lépante.

L'HÉROÏSME DES TROUPES RUSSES DU CAUCASE



LE TZAR FÉLICITE SES TROUPES

Ami de la simplicité autant que Guillaume II est ami de la réclame, le Tzar ne craint pas de s'aventurer sur les champs de bataille les plus lointains pour porter à ses troupes l'hommage de la nation entière. Il passe ici en revue ses soldats du Caucase.



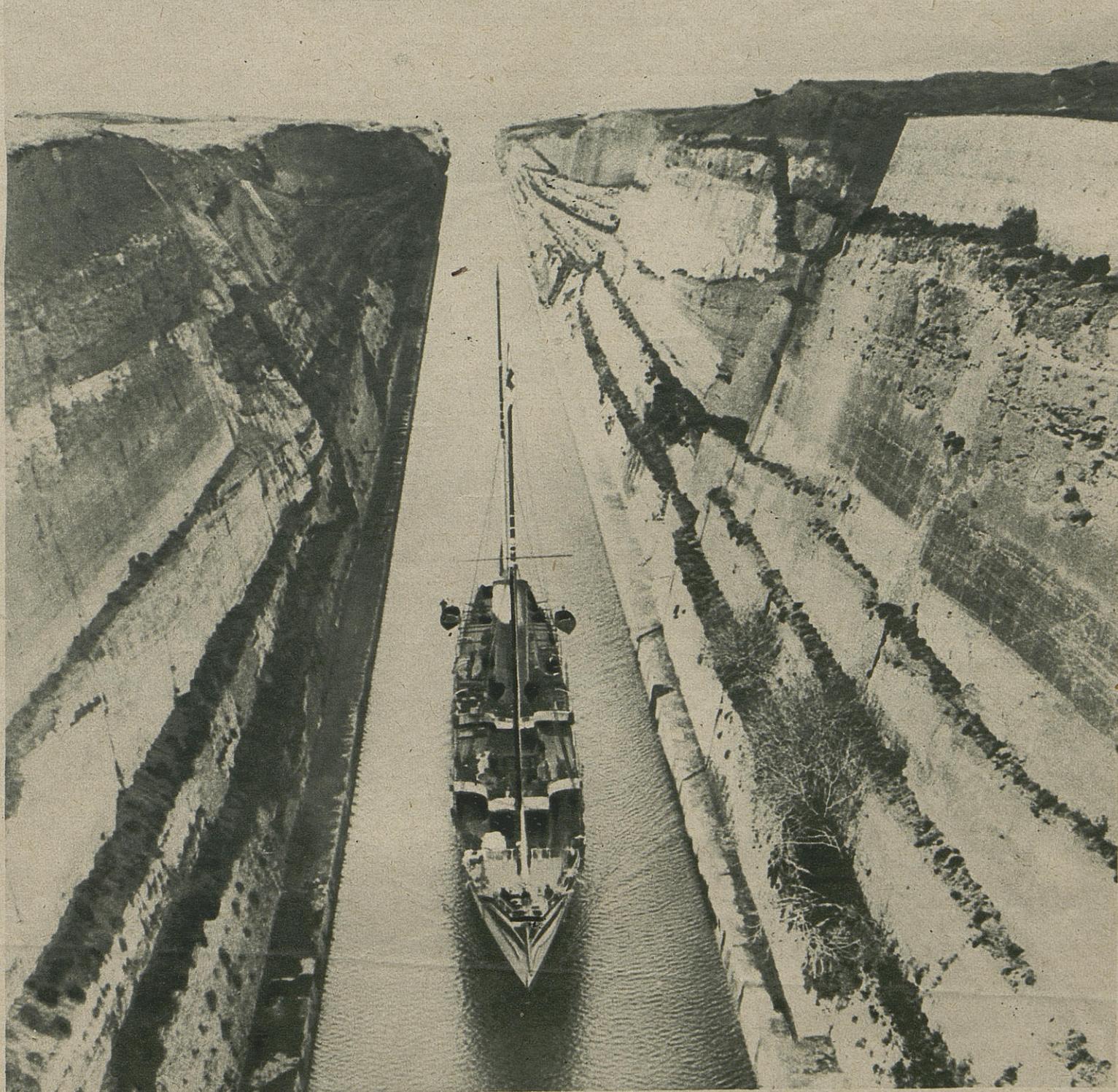
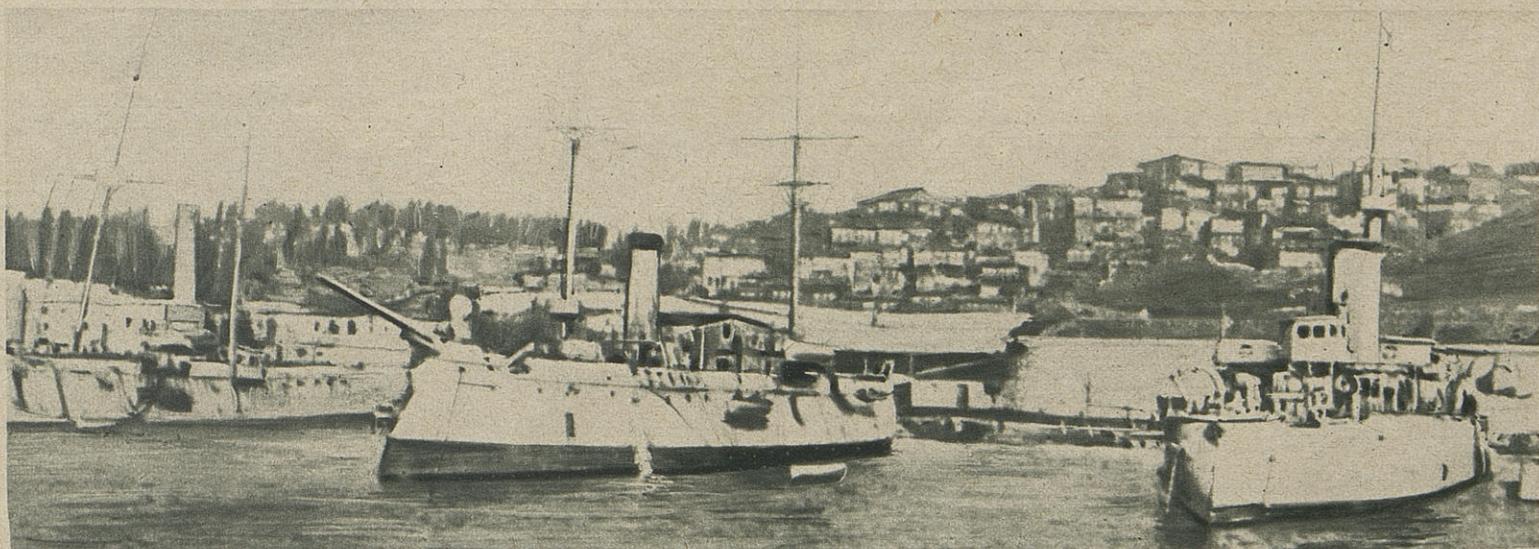
APRÈS LA DÉFAITE TURQUE

La haine séculaire des Turcs pour les Russes les a mal conseillés en les faisant intervenir contre la Triple-Entente. C'est après avoir essuyé défaites sur défaites qu'ils ont dû évacuer

la ville d'Ostronow où les Cosaques règnent en maîtres. En médaillon : L'héroïque capitaine X... qui, surpris par un régiment, le tint en échec avec son auto-mitrailleuse.

J'ai vu...

NAVIRES SOUS LE CIEL D'ORIENT



UN YACHT TRANSFORMÉ EN AMBULANCE

Touché des malheurs de la Serbie et de l'héroïsme de ses soldats, sir Thomas Lipton a décidé de leur offrir son yacht de plaisance *l'Erin*, après l'avoir transformé en ambulance, et

le voici traversant le canal de Corinthe pour rejoindre sa destination. — *En haut* : Les vaisseaux turcs se reposent sur l'espoir de voir nos escadres en échec devant les batteries allemandes.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS

EN TERRE D'ALSACE.

Dans les rues de Mulhouse, aucune trace du combat : seules quelques maisons éventrées dans le faubourg industriel de Dornach laissent voir les atteintes de l'artillerie française... Beaucoup de monde dans les rues. Les hommes nous jettent des regards peu sympathiques. Certains portent le brassard blanc et rouge aux couleurs alsaciennes. (Nous avons su plus tard que c'étaient des agents de police ayant abandonné leur costume.) Les femmes, au contraire, ont des regards joyeux et confiants. Avec une belle crânerie, elles sourient, disent bonjour de la tête, jettent quelquefois des fleurs au passage...

Arrêt devant le Central, la grande brasserie de Mulhouse. La salle est pleine de consommateurs, tous des *Boches* reconnaissables à leur tête : comme c'est dimanche, ils ont envahi la brasserie et, placides, avec des regards haineux pour nous, ils consomment, tandis que le canon gronde à quelques kilomètres, vers Habsheim.

L'auto rangée contre le trottoir est bien vite entourée d'une foule qui, au contraire, est alsacienne et française de cœur : notre chauffeur ayant eu l'imprudence de donner une proclamation à un des promeneurs, c'est une ruée autour de l'auto.

Femmes, enfants, vieillards avec le ruban noir et violet de 70, nous entourent, nous supplient de leur donner un papier de France.

Nous les jetons par poignées et c'est une bataille qui se livre autour de ces chiffons de papier où s'étalent, en lettres françaises, en langue française, la proclamation du généralissime aux Alsaciens.

A force de jouer des coudes, une fillette s'est approchée du marchepied et me dit d'un ton suppliant :

« Monsieur l'officier, j'en voudrais un... c'est pour mon père qui est malade... cela le guérira ! »

Comment résister à de pareilles sollicitations... et je donne — et nous donnons, mes camarades et moi, à pleines poignées, plus émus que nous voulons le paraître par cet amour fanatique pour la France.

Pendant ce temps, de la salle du bas du Central, les consommateurs boches assistent impassibles à cette scène : mais ils n'en perdent, hélas, aucun geste, aucune parole ; et demain, quand nous aurons évacué Mulhouse sous la pression de forces supérieures, demain ils se souviendront et dénonceront, et ce sera la chasse au bout de chiffon de papier, ce sera l'emprisonnement, la fusillade, la répression sanglante par le fer et le feu !... Pauvre Mulhouse. Pendant ce temps, quoique la ville ait l'air paisible, le bruit du canon semble se rapprocher... nous écoutons surpris sa voix qui semble toute proche vers le faubourg de l'Est...

Un Alsacien s'approche de moi près du marchepied de l'auto et me dit à mi-voix :

« Mon capitaine, n'avez pas l'air d'écouter... nous sommes espionnés ; mais je viens vous dire... méfiez-vous... il y a des forces allemandes considérables qui se rassemblent dans la forêt de Hardt. Prévenez le chef français s'il est encore temps. »

Surpris, je réponds, tout en ayant l'air d'être absorbé par une réparation dans le capot de l'auto :

« Vous êtes sûr de ce que vous me dites ? Je suis aviateur... et j'ai passé ce matin

au-dessus de la forêt de Hardt, au-dessus des routes conduisant à Colmar, Fribourg et Huningue... il n'y avait rien !... »

— Rien d'étonnant, mon capitaine, ils font leurs mouvements de troupes de nuit à cause de vos avions... Croyez-moi, je suis sûr de ce que je dis... j'en viens... j'ai vu... on m'a même dit qu'il y avait trois corps autrichiens d'arrivés... mais je n'en suis pas sûr... »

Perplexe, je réfléchis ! Cet Alsacien qui risque peut-être sa peau en me parlant n'a aucun intérêt à mentir...

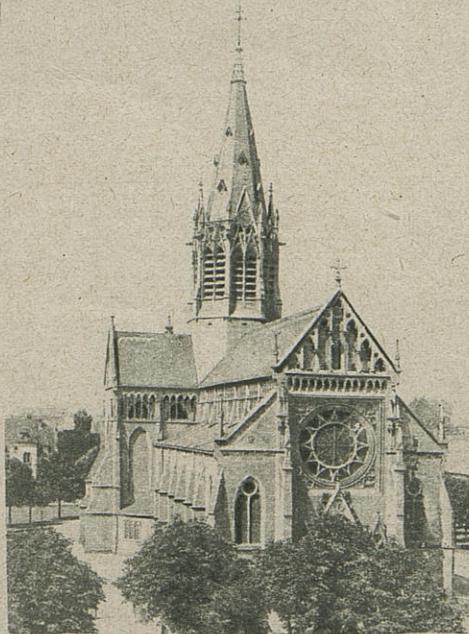
Un cycliste militaire passe dans la grande rue. Je l'interroge :

« D'où viens-tu ? »

— De la ligne de feu, là-bas à 5 kilomètres (et il me montre la direction de l'Est, celle du Hardt et d'Habsheim).

— Ça chauffe ?

— Oh oui, mon capitaine... la moitié de la compagnie est par terre. Je vais prévenir en arrière qu'on envoie du renfort au bataillon... Il sort des Boches de partout !... »



ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE A MULHOUSE.

L'Alsacien doit avoir raison : il faut faire demi-tour et prévenir le quartier général qui est à 8 kilomètres en arrière de Mulhouse. De nouveau nous roulons dans les rues de la ville pleines d'une foule endimanchée et paisible de promeneurs qui ne se doutent pas de ce qui va se passer... Nouveaux bonjours des femmes et des enfants, nouvelles acclamations... Le canon tonne de plus en plus fort... Pauvre Mulhouse, demain quel réveil terrible pour lui !

11 heures du soir.

L'escadrille est toujours campée dans les prairies d'Anspach-le-Bas. Les tracteurs sont rassemblés autour des avions et depuis le coucher du soleil, inactifs, nous attendons, angoissés...

Où est l'enthousiasme d'hier et de ce matin?... Aussi dur que ce soit à avouer, c'est la retraite qui commence, retraite précipitée du 7^e corps. Assaillie du côté de Cernay par des forces importantes amenées de Colmar, débordée du côté de Mulhouse et d'Habsheim par des masses d'infanterie rassemblées pendant la nuit dans la forêt de Hardt, l'armée française recule pied à pied, abandonnant le terrain qu'elle avait conquis si rapidement la veille.

Mulhouse a été évacué il y a quelques

heures, à la tombée de la nuit, quelques instants après notre départ...

Et dans la nuit des incendies s'allument, incendies des malheureux villages alsaciens, Rothweiller, Niedermorschwiller, Illfurth, sur lesquels les Allemands se vengent parce que ces villages ont trop bien accueilli les Français...

Le ciel est tout rouge ; il court une lueur sinistre à laquelle se mêle le crépitement de la fusillade ou le son grave du canon...

La grande route de Mulhouse à la frontière française le long de laquelle nous sommes installés avec nos avions et nos tracteurs est encombrée de convois qui retraitent vers Belfort, convois automobiles de ravitaillement, autobus poussiéreux, convois attelés de munitions d'artillerie et d'infanterie, convois du service de santé... Les premiers ont défilé dans un certain ordre, mais les derniers venus défilent en désordre :

Et maintenant voici les premières troupes, qui passent harassées par une journée de marche, de combat et de retraite... Voici les premiers blessés, couchés sur des charrettes alsaciennes longues et basses, péle-mêle dans la paille...

Puis c'est une batterie d'artillerie, qui essaye de doubler dans l'obscurité la colonne d'infanterie : impossible. Trop d'encombrement : un caisson verse dans un fossé : emmêlement d'attelage, cris, jurons, ordres, plaintes des blessés, interrogations brèves toujours les mêmes.

« D'où venez-vous ? »

— Beaucoup de pertes ?

— Quel régiment, quelle compagnie ? »

Tout cela dans la nuit, sous la lumière de la lune, avec la lueur des villages qui flambent comme fond de tableau...

Toujours pas d'ordres pour l'escadrille... Le chef de l'escadrille, le capitaine B..., calme, réunit ses pilotes...

Je vais m'occuper des tracteurs... Vous, Messieurs, liberté de manœuvrer avec vos avions. C'est hasardeux dans la nuit, mais je compte sur votre adresse... Rendez-vous à Belfort. »

(A suivre.)

Nous rappelons avec plaisir à nos lecteurs que nous préparons un

NUMÉRO SPÉCIAL

de 48 pages qui paraîtra le 29 mars, au prix de un franc et dont les illustrations retraceront l'histoire fidèle de tous les événements qui se sont déroulés depuis l'attentat de Sarajevo jusqu'à la date de l'apparition de notre premier numéro.

Ainsi sera complétée la collection de l'histoire de la guerre, qui constituera un document incomparable sur l'immense tragédie de 1914-1915.

M. MILLERAND SE REND AU FRONT



M. MILLERAND AU QUARTIER GÉNÉRAL

Les clairons sonnent, les tambours battent au champ, et c'est une minute d'intense émotion quand le ministre de la Guerre arrive, avec sa suite, devant le quartier général.

Voici la cour d'honneur bordée de sapins séculaires, et dans le fond, à gauche, se trouve le château où sera reçu le ministre, ainsi que notre première page le représente.

J'ai vu...

ACTUALITÉS D'ICI ET D'AILLEURS



LE VICE-AMIRAL J. H. CARDEN
qui commande l'escadre anglaise dans
les Dardanelles.



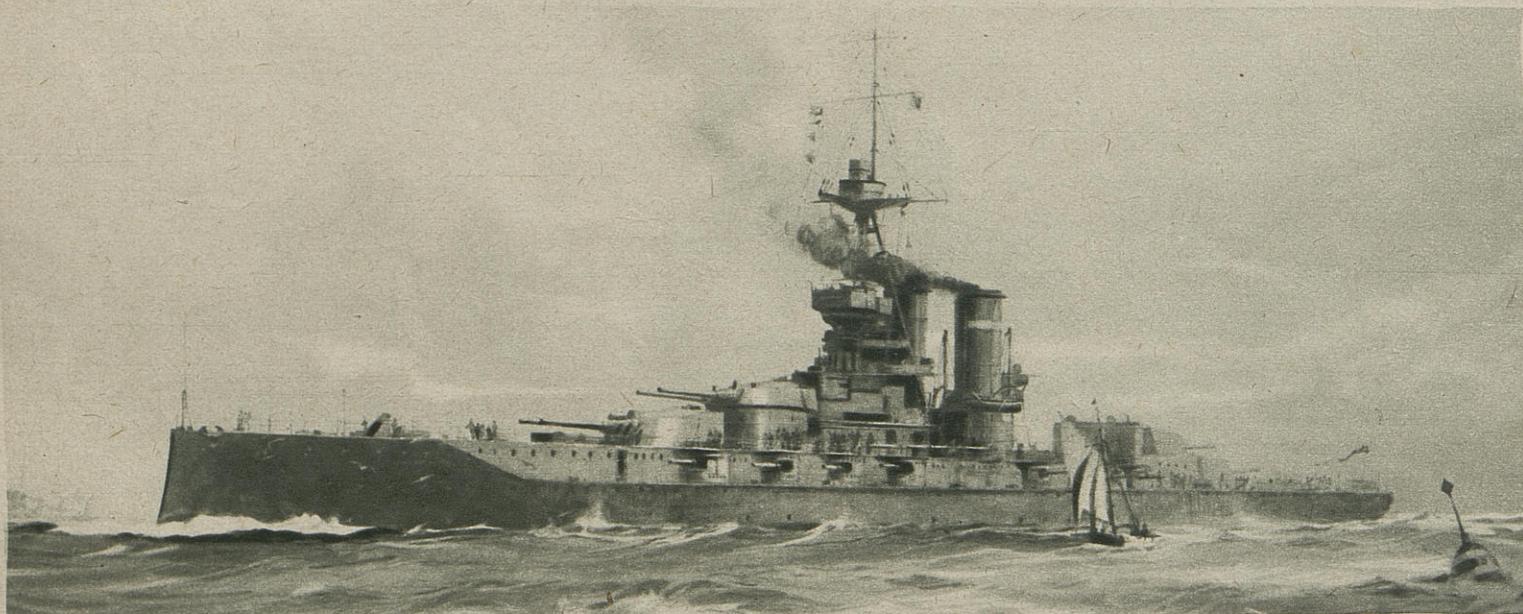
LE SULTAN MOHAMMED V
précipité par les Jeunes-Turcs dans
l'aventure austro-allemande.



M. GOUNARIS
qui succède à M. Venizelos comme
président du Conseil en Grèce.



L'AMIRAL GUÉPRATTE
qui commande les divisions fran-
çaises aux Dardanelles.



LE "QUEEN ELISABETH"

Un des plus récents modèles de superdreadnoughts qui bombarde les Détroits par-dessus la presqu'île de Gallipoli.



LE RETOUR DES GRANDS BLESSÉS

Qui viennent de rentrer en France grâce à une entente entre les belligérants.



UN GROUPE DE RÉFUGIÉS

que M. Poincaré visita à la salle Wagram.

Notre prochain numéro sera consacré à NOS AVIATEURS. Il résumera tout l'intérêt qui s'attache au rôle éclatant de notre cinquième arme sur le front.

JOFFRE PASSE EN REVUE L'ARMÉE DE MAUNOURY



LE SALUT DU GÉNÉRALISSIME AUX POILUS

Infatigable, avec un zèle et une puissance qui ne se démentent pas, le général Joffre est partout et ses vastes calculs ne l'empêchent pas de veiller aux moindres détails.

Il pense à juste titre que le bien-être du soldat est une condition de sa vaillance et de sa valeur morale. Le voici saluant l'armée du général Maunoury en manœuvres dans la plaine.

J'ai vu...

UNE TRANCHÉE EN PLEIN CIEL



D'OU ILS VERRONT SANS ÊTRE VUS

Malgré de furieuses contre-attaques, les nôtres ont gardé la crête, et le seul aspect des travaux qu'ils y ont exécutés montre

bien leur implacable volonté de défendre cette tranchée mille fois plus confortable que celles qui sillonnent le vallon.